

Zeitschrift: La musique en Suisse : organe de la Suisse française
Band: 1 (1901-1902)
Heft: 14

Rubrik: Lettre parisienne : à Jaques-Dalcroze

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 13.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

femme. Et celle-ci, avec un pli du drapeau sur lequel Charles repose, lui ferme les yeux : plus loin Frédéric s'endort dans le sommeil éternel.

Dans le fond de la plaine passent les régiments en retraite. Un homme, tout seul, chevauche tristement, la grande tête pensive inclinée sur la poitrine.

C'est Napoléon !

G. de MICHELIS.



LETTRE PARISIENNE

à Faques-Dalcroze.

DEPUIS trois mois que je vous écris ma dernière lettre, nous nageons, mon cher ami, dans un océan symphonique qui nous submerge quelque peu. Pour ma part je me contente à peu près des grands concerts dominicaux, non point que je dédaigne le moins du monde les manifestations artistiques plus intimes, ni la musique de théâtre, mais parce qu'il est des limites aux facultés auditives des mieux intentionnés.

Chez MM. Colonne et Chevillard continue le défilé de symphonies commencé dès le début de la saison. Au Châtelet nous avons entendu de la sorte la *Symphonie en ré mineur* de César Franck, une exécution parfaite de l'admirable *Symphonie en sol mineur* de Lalo, et les symphonies infiniment moins intéressantes de Bizet et de Boëllmann. On nous y a donné enfin la symphonie de Chausson, pleine de charme, de force et de couleur, dont l'andante est un des plus splendides lamentos que possède la musique française. Au Nouveau Théâtre, le cycle beethovenien s'est achevé par des auditions incomparablement belles de la *Symphonie pastorale*, de la *Symphonie en la* et de la *Neuvième*. Venant à la fin de cette magnifique série, la décoration de M. Chevillard a été accueillie par les applaudissements unanimes du monde musical. Enfin la *Symphonie en ut majeur* de Dukas a reçu chez lui un accueil très favorable et je dirais très légitime, n'était sa longueur excessive qui en diminue le mérite à nos yeux, et deux auditions du *Dante* de Liszt ont obtenu un succès beaucoup plus tiède.

Puis est venue pour les deux établissements une heure de crise, des virtuoses de talent ayant déchaîné la fureur du public par un choix d'œuvres malencontreux. Certes je n'approuve pas

ces manifestations violentes, et pourtant je m'en réjouis un peu. Puisque la masse de l'auditoire ne sait pas se garantir des pires concertos par un silence sévère, par une abstention complète d'applaudissements, force est bien aux défenseurs plus fanatiques du bon goût d'intervenir efficacement par des sifflets impérieux. Et qu'on ne vienne pas me dire qu'avec ces brutalités une infime minorité peut imposer ses façons de voir à toute une salle. Ce n'est pas vrai; il faut la complicité tacite de toute l'assistance. Vous-même, cher ami, l'avez éprouvé naguère chez M. Chevillard, avec votre beau *Concerto* de violon, si merveilleusement joué par M. Marteau. Quelques malveillants ont tenté de le recevoir hostilement. Sont-ils parvenus à leurs fins et ont-ils empêché les bravos de la salle d'acclamer par trois fois l'ouvrage, de portée si haute et si neuve, et son vaillant interprète ?

Parmi les manifestations musicales d'importance moins vaste, la *Scola Cantorum* et la *Société Philharmonique* tiennent le record. A l'établissement de la rue Saint-Jacques on continue vaillamment à nous révéler les vieux maîtres et à élever les élèves dans une foi profonde à l'égard de leur art. L'inauguration du grand orgue a été une occasion de rendre une fois de plus hommage au génie du grand Bach avec la *Cantate pour les élections municipales de Leipzig*.

Quant à la jeune Société de la rue d'Athènes je n'y vais guère. Les quintettistes du monde entier y défilent tour à tour, mais les Germains y tiennent la corde, c'est le cas de le dire, et je vois avec trop de peine la teutonisation grandissante de la musique française pour courir acclamer cantatrices et virtuoses d'Outre-Rhin. Je ne suis atteint de chauvinisme qu'en art, mais là j'en suis sérieusement atteint.... Il a fallu que votre ami Marteau vint avec ses partenaires nous jouer votre quatuor pour que je me rendisse à la Philharmonique. Je n'ai d'ailleurs pas regretté le voyage, croyez-le bien.

Au théâtre, les nouveautés sont réservées à la province. Paris se contente d'une reprise du *Roi d'Ys*, assez médiocre, m'a-t-on dit; je ne l'ai pas encore vu, et de *Siegfried* qui fait maintenant les beaux soirs de notre Académie de musique. Œuvre de Wagner, mise en scène superbe, interprétation brillante, ce qui ne veut pas dire exécution wagnérienne. A l'Opéra la dernière chose dont on se soucie, c'est l'esprit des œuvres. Il s'agit de remplir avec de grands décors une scène trop vaste, et de ménager des succès à des

fonctionnaires-chanteurs ; après cela, tout est dit, et le sentiment profond n'importe guère !

Pendant ce temps Bordeaux donne la *Louve* de M. Sarreau, Brest même descentralise avec la *Trella* de M. Skilmans, et Monte-Carlo a les primeurs de trois actes de M. Massenet, *le Fongleur de Notre-Dame*, trois actes sans rôle de femme, et de M. Massenet ; Monte-Carlo fait des miracles ; heureux Monte-Carlo !

Jean d'UDINE.



LETTRE DE MUNICH

IL y a quelques années, un violoniste jouait à Munich la sonate de C. Franck et les critiques traitaient cette œuvre de « musique de sauvages ! » Jugeront-ils avec autant d'aménité la symphonie qu'on nous a donnée dernièrement ? C'est à supposer, car avec une interprétation aussi déplorable il était impossible d'en comprendre le sens intime. Weingartner, à son pupitre, paraissait s'ennuyer mortellement ; son geste las et résigné, son attitude méprisante, le pli dédaigneux de sa lèvre, décelaient le peu de sympathie qu'il avait à remplir sa tâche ; ne réserverait-il ses sourires et son talent que pour les maîtres dont le succès est assuré ? Je n'ose soupçonner un artiste de sa valeur d'une telle misère et me refuse pourtant à croire qu'un homme si consciencieux se permette de pareilles négligences. De toute l'onction, de la foi, de la majesté qui emplissent l'œuvre superbe, il ne restait qu'un squelette, un mannequin, une charpente musicale claire, bien ordonnée, mais froide et sèche comme un discours de rhétorique. Le public n'y a rien compris, et comme on a la manie de tout juger, même ce que l'on ne saisit pas, on continuera à dire que la musique française manque de style et de profondeur. (Das tiefe Gefühl !) C'est le reproche courant que l'on fait en Allemagne aux œuvres d'outre-Rhin.

Comment alors ce peuple de penseurs et de philosophes peut-il s'enticher à la folie de certaine musique à effet, creuse et pleine de faux brillants, comme la symphonie pathétique de Tchaïkowsky, par exemple, qu'on jouait pour la troisième fois cette saison, au milieu des trépignements de la foule ! Je ne m'explique pas la faveur extraordinaire dont elle jouit en Allemagne ; c'est une épidémie ! On nous parle tou-

jours de la science de son auteur, de sa maîtrise de la forme. Mais où voit-on cette perfection dans la première partie de cette œuvre, mal bâtie et composée d'éléments hétérogènes que des transitions puériles ne parviennent pas à souder ? Je ne parle pas de la trivialité et de la boursouffure du style. Et *l'allegro con grazia*, bien qu'il peigne à merveille le flirteur, l'homme de salon fat et pommadé, est-il digne d'une salle de concerts ? Le *finale* seul est beau et puissant dans sa progression descendante d'une douleur si intense, et suffirait à sauver l'œuvre. Mais son succès outré ne m'en reste pas moins incompréhensible.

Ah ! c'est bien là notre époque d'exagérations, d'instabilité. A force d'avoir répété qu'il n'y a ni vrai ni faux, ni haut ni bas, ni bien ni mal, ni beau ni laid, on a perdu le centre de gravité, on n'a plus d'équilibre, et comme le goût est faussé, on manque de mesure en tout, on loue et l'on rabaisse trop. Avec cela sévit la rage d'être *original*. Au lieu de suivre la route du bon sens et du jugement sain exempt de parti pris, au lieu de chercher humblement la vérité, chacun, pour affirmer sa personnalité, se bâtit un retranchement, s'y cantonne, choisit un maître, le rongé jusqu'à la moelle et, partant de cet unique point de vue, établit ses lois esthétiques :

Tu n'adoreras pas d'autres dieux ! C'est ainsi que l'on a eu le wagnérien absolu, variété qui tend heureusement à disparaître, mais remplacée par le Franckiste, le Brahmsien, le Brucknerien. Il se forme alors des coteries, des clans, dont chacun a son *credo*, qui, en exaltant excessivement certains maîtres, en condamne d'autres, c'est l'intolérance en matière d'art, qui aboutit à l'échafaudage des systèmes et des théories. Entrez vous dans un salon d'artistes, on vous demande votre carte : pour qui êtes-vous, monsieur ? pour les Français, les Allemands, les Italiens ? Pour Massenet ou Puccini ? Bruckner ou Brahms ? Il faut opter.

Parlez un peu à un Brahmsien et vous verrez comme il traîne Bruckner aux gémonies ! Parlez à un Brucknerien, il hausse les épaules de pitié au nom de Brahms ! Un musicien distingué me soutenait qu'un admirateur de Beethoven et de Wagner ne pouvait admettre Berlioz et Liszt !

Et ce n'est pas seulement en Allemagne. Il faut connaître les arguments spécieux de l'école Franckiste. Pour elle, plus une œuvre est apocalyptique, plus elle est belle. Vous entendez une chose informe, vagissante, sans aucune idée